

**ÉTAT ACTUEL
DE LA CONNAISSANCE DE LA FLORE
PHANÉROGAMIQUE TROPICALE AFRICAINE
ET MALGACHE**

par A. AUBREVILLE

Il peut sembler à certains que la connaissance systématique classique des flores phanérogamiques soit aujourd'hui achevée. C'est une impression que peuvent avoir les botanistes de l'Europe qui n'ont plus guère d'occasion de rencontrer des espèces nouvelles dans leurs herborisations. Tout au plus disputent-ils de variétés, de formes infrasécifiques en général, ou de changements ou de mises à jour de la nomenclature. La classification des plantes peut paraître aujourd'hui bien établie comme une œuvre historique acquise depuis LINNÉ et qu'après deux siècles de travaux de systématiciens il ne reste plus qu'à la parfaire dans les détails. C'est sans doute ce sentiment qui fait, qu'en France du moins, la systématique botanique classique a incontestablement perdu beaucoup de l'importance et de l'intérêt dans l'esprit des professeurs et des étudiants, qu'elle avait autrefois. Mais lorsque les botanistes s'éloignent de la végétation familière de l'Europe pénétrant dans le Monde tropical ils découvrent des flores nouvelles dans lesquelles ils se perdent et qui, en dépit d'une bibliographie déjà importante leur posent à chaque pas des problèmes difficiles nouveaux d'identification et de classification. Pour ceux-là le domaine des investigations demeure aussi vaste que celui qui se présentait aux botanistes des XVII^e et XVIII^e siècles. Cette affirmation n'étonnera personne car tout le monde sait que beaucoup de contrées tropicales sont encore peu connues. Mais il est intéressant de connaître une estimation chiffrée approximative de la tâche actuelle qui reste à accomplir aux botanistes du Monde tropical. Il est permis de s'en faire une idée précise au moins pour l'Afrique tropicale grâce à l'A. E. T. F. A. T. (Association pour l'Étude taxonomique de la Flore d'Afrique Tropicale), association privée qui groupe plus d'une centaine de taxonomistes internationaux attachés aux études floristiques de l'Afrique. Ils se réunissent tous les trois ans dans une grande ville universitaire européenne pour discuter en commun des problèmes de la flore africaine. Cette année, au mois de septembre la réunion s'est tenue à l'Université de Gênes et à l'Université de Florence. L'A. E. T. F. A. T. a depuis 1953, sur l'initiative du Professeur P. DUVIGNEAUD de l'Université libre de Bruxelles, publié annuellement un index de tous les travaux de phanérogamie systématique et des taxa nouveaux se rapportant à l'Afrique au sud du Sahara, Afrique du Sud et Madagascar inclus, d'abord avec l'aide financière de l'UNESCO, puis du Ministère de l'Instruction Publique

de Belgique. Ainsi on peut suivre avec précision d'année en année les progrès de l'étude taxonomique de l'Afrique tropicale depuis ces dix dernières années.

Le Professeur J. LÉONARD de l'Université libre de Bruxelles, à chaque réunion du Groupement, a l'heureuse idée de dénombrer le nombre des espèces, genres, combinaisons nouvelles et taxa infraspécifiques nouveaux parus depuis les trois années précédant la réunion. On a ainsi une idée de l'activité des botanistes africains, des progrès accomplis dans la connaissance de la flore, du rythme de cette progression et aussi de la tâche qui reste à accomplir. J'extrais avec l'autorisation de M. LÉONARD les chiffres suivants de la communication qu'il a présentée à Gênes et qui sera publiée plus tard dans la revue « Webbia ».

	GENRES NOUVEAUX		ESPÈCES NOUVELLES		COMBINAISONS NOUVELLES		TAXA INFRASP. NOUVEAUX	
1954 à 1956 moyenne par an	63	21	1 144	381	791	264	444	148
1957 à 1959 moyenne par an	52	17	1 308	436	860	287	405	135
1960 à 1962 moyenne par an	79	26	1 098	266	1 152	384	331	110

En neuf ans (1954-1962) 194 genres nouveaux, 3 550 espèces nouvelles, 980 taxa infraspécifiques nouveaux ont été décrits, et 2 803 combinaisons nouvelles de noms ont été faites, c'est-à-dire qu'il a été publié au total 7 527 noms nouveaux de planérogames africaines en neuf années, soit en moyenne plus de 2 nouveaux noms par jour. Sans entrer dans plus de détails on observera cependant que le rythme des descriptions et combinaisons nouvelles se maintient de période en période, c'est-à-dire puisqu'on ne constate pas de fléchissement dans cette progression que l'étude de la flore africaine est très loin d'être achevée, que des milliers d'espèces nouvelles sont encore à découvrir et à décrire, et que des révisions devront apporter dans les classifications des milliers de mutations nomenclaturales à mesure que les taxa seront mieux connus et que des rapprochements ultérieurs feront mieux ressortir des affinités peu apparentes au premier examen.

Ainsi comme le dit le Professeur LÉONARD la phase analytique et descriptive de l'étude de la flore africaine et malgache est loin d'être terminée. L'inventaire floristique de l'Afrique durera très longtemps encore et le rôle des botanistes systématiciens classiques demeure immense et digne d'inspirer des vocations de nouveaux chercheurs.

Nous en tirons une conclusion, c'est que nous sommes toujours dans une période où les recherches locales et les flores régionales sont indispensables, avant de songer à la publication d'une Flore générale de l'Afrique au sud du Sahara. Les catalogues d'espèces et les Flores

vieillissent très vite. Aucune Flore publiée aujourd'hui ne peut avoir l'ambition d'être définitive. Tous les grands travaux de synthèse qui furent publiés sur l'Afrique, « Flora of Tropical Africa », « Pflanzenreich », sont aujourd'hui largement dépassés. Des Flores générales sont prématurées. Les révisions de genres et de familles qui peuvent être faites actuellement sont nécessaires, mais elles ne marquent que des degrés dans leur connaissance exhaustive. En revanche il est relativement aisé de mettre à jour des études limitées à certains groupements taxonomiques ainsi que des Flores régionales. Une Flore générale doit être assurée d'une longue stabilité. Il serait déplorable qu'à peine sortie des presses elle soit déjà dépassée par de nouvelles découvertes ou par des changements de noms ultérieurement reconnus valables.

Il n'est pas trop paradoxal d'écrire qu'en Afrique tropicale nous avons en ce qui concerne l'inventaire et la classification de la flore, deux siècles de retard sur l'Europe. Cependant à cet égard l'Afrique est encore très probablement en avance sur d'autres continents tropicaux; par rapport à l'Amérique tropicale par exemple. La flore africaine équatoriale est mieux connue que ne l'est la flore guyano-amazonienne.

Des profanes ne peuvent qu'être étonnés de cette prolifération de noms nouveaux de genres et d'espèces. C'est une des raisons probables d'une certaine désaffection vis-à-vis de la systématique botanique, bien que d'autres botanistes au contraire semblent se complaire abusivement dans cette fermentation de la nomenclature. Les progrès de la connaissance générale des flores sont inévitablement soumis à cette condition empirique. Les méthodes de la systématique sont lentes; analyses descriptives, inventaires, classifications provisoires et révisions périodiques retouchées sans cesse en tenant compte des connaissances nouvelles.

Reconnaissons qu'elles ne sont pas d'une haute productivité; elles exigent énormément de patience et de persévérance; elles ne permettent pas de faire de grandes fresques à la touche légère, sûre et définitive, ce sont des compositions où le chef-d'œuvre n'apparaît qu'après de multiples coups de pinceaux correcteurs.

Il suffit de regarder dans les références bibliographiques qui accompagnent les descriptions des espèces, la liste parfois très longue des synonymes, pour avoir une idée de la grandeur du temps et des efforts qui furent dépensés par de nombreux auteurs durant des décennies avant d'aboutir au choix d'un nom et d'une description.

Est-ce à dire qu'on ne pourrait aller plus vite et plus sûrement? Certainement non, l'efficacité des systématiciens pourrait être meilleure. Leurs progrès sont lents, la marche de leurs travaux souvent hésitante; avant d'être engagés sur la bonne voie, combien d'impasses ou de pas en arrière. Cela est d'abord l'effet des mauvaises conditions préliminaires des études, c'est-à-dire des insuffisances des matériaux d'étude. On nomme souvent des genres et surtout des espèces d'après des documents d'herbiers incomplets où manquent fleurs ou fruits ou graines, ou en mauvais état, ou trop peu nombreux ce qui ne permet pas d'apprécier

correctement la variabilité des organes végétatifs. Certaines espèces sont très rares; des années, des dizaines d'années peuvent passer avant de pouvoir compléter une première description.

L'organisation des récoltes est défectueuse, sinon mauvaise. Un botaniste dans une mission de quelques mois récolte ce que le hasard des floraisons et fructifications place sur son chemin de prospection. Des botanistes travaillant sur place pendant plusieurs années consécutives font mieux; repérant et surveillant les plantes qui leur paraissent inconnues, ils obtiennent des résultats beaucoup plus efficaces. Malheureusement les vrais systématiciens sont rares, et leur travail d'identification et de description ne peut être effectué avec sûreté que dans les grands herbiers où se rassemblent les collections de référence et où il existe l'immense bibliographie indispensable. Ils ne peuvent donc consacrer à des recherches sur le terrain en pays loin du leur, qu'une petite part de leur temps. Une organisation rationnelle voudrait qu'à chaque systématicien soient adjointes des équipes de prospecteurs entraînés, sachant reconnaître les plantes — il en existe dans les pays les plus primitifs —. Alors ces botanistes disposeraient d'une abondante documentation, complétée d'année en année; l'inventaire se poursuivrait beaucoup plus rapidement, avec une plus grande sûreté de jugement dans les classifications. Nous n'en sommes généralement pas là.

Ce ne sont pas les seuls défauts des conditions de travail du systématicien œuvrant dans les flores tropicales. Il convient d'ajouter la dispersion des collections et donc des types dans les grands herbiers nationaux. Or il n'est plus possible d'entreprendre des révisions sérieuses de taxa sans avoir au préalable consulté ces collections et essentiellement ces types. La lecture des descriptions et diagnoses publiées ne suffit pas dans des cas difficiles. Il faut en référer aux types eux-mêmes, d'où l'obligation de déplacements pour les consulter. Ce n'est pas toujours possible pour des raisons matérielles. Reste la ressource de demander à ces grands établissements botaniques la communication par voie postale des spécimens indispensables qu'ils détiennent. En général ils sont assez généreux quand les demandeurs sont des botanistes connus, mais il faut reconnaître que cette pratique, lorsqu'elle se généralise un peu trop, impose des charges élevées à ces établissements et qu'il en résulte à la longue des dommages évidents à des collections précieuses que toutes les plus sérieuses précautions ne peuvent pas éviter complètement.

Il est donc difficile de remédier à toutes ces conditions défavorables qui entravent un développement plus rapide de l'inventaire des flores tropicales. Mais les systématiciens sont gens tenaces par formation et caractère, aussi ils continuent à progresser lentement comme le mineur dans la mine, déblayant devant lui, écartant derrière lui, jusqu'à ce qu'il accède au riche filon.